

N°1
Décembre
2002

bimensuel gratuit diffusé
sur Internet
www.acer-mjo.org

Le Chameau et le Chas

Journal de la Jeunesse Orthodoxe



ACER-MJO

Edito

L'ACER MJO et toute sa nombreuse famille, la grand-mère ACER tout court, les grands pères fondateurs sont heureux de vous annoncer la naissance de...

Il y eut "klioutch", premier périodique acérien, il y eut beaucoup plus tard le Servanews, puis... il n'y eut plus rien. Pendant combien... Trois, quatre, cinq ans ? Plus de journal de l'ACER, et encore moins de journal de l'ACER MJO ! Rupture dans la tradition ! Je ne crierais pas au scandale, mais presque.

Et pourtant, la nativité semble être un thème d'actualité, et doublement en ce mois de décembre 2002, puisque naît aujourd'hui sous vos yeux ébahis *Le chameau et le chas* (promis, une explication du titre suit pour les plus méritoires qui liront l'édito en entier). Un beau bébé de 22 pages dont la maman se porte bien. Son mérite est d'autant plus grand qu'elle est plutôt écartelée aux 12

coins de la France, de la Belgique et de l'Angleterre, cette génitrice. Tous les rédacteurs de ce nouveau journal travaillent selon une méthode bien de leur temps : Internet... La diffusion se fera elle aussi sous forme électronique, à vous de prendre en charge l'impression et l'agrafage.

Bonne volonté, enthousiasme et gratuité, voilà en quelques mots la recette de "Le Chameau et le Chas".

L'idée a germé chez quelques uns de cette génération des 22 ans et plus, de l'après-groupes du camp, de l'après-étudiants, aussi (déjà...), de renouer concrètement avec les grandes idées fondatrices de notre mouvement. Le gros lot au premier qui me les rappelle. Oui, là-bas, au fond ? "Etre les témoins vivants de notre foi dans le monde d'aujourd'hui" ? Pas



Suite page 2

Sommaire

Edito	1
Le petit guide du CAP de théologie, <i>fiche pratique, Daniel, Ladornac</i>	2
A quoi bon prier pour les morts ?, <i>article, Stéphane, Cambridge</i>	4
Choquant, le voile?, <i>Actualité, Basile, Nottingham</i>	5
Rencontre Syndesmos en Albanie, <i>témoignage, Cyrille et Basile</i>	6
Guérir les maux par les mots, <i>Lululalu, Lucile, Paris</i>	7
Annonces	7
Parisiens et Pharisien, <i>chronique, Marc, Paris</i>	8
Basile, un chrétien moderne du IV ^{ème} siècle	9
Le chemin historique de notre Mouvement, <i>Cyrille, Nice</i>	10
Mosaïque de l'aigle au serpent, <i>Feuilleton, Olga, Paris</i>	12
e-courrier des lecteurs	22
Prochain numéro	22

ACER-MJO, Mouvement de Jeunesse Orthodoxe, 91 rue Olivier de Serres, 75015 Paris.

Tel : 01-42-50-53-66 entre 15h00 et 19h00. secretariat@acer-mjo.org. Pour être informé sur nos activités consultez notre site web www.acer-mjo.org mis à jour tous les 15 jours. Copie et diffusion des articles autorisée en mentionnant la source. N'hésitez pas à imprimer et diffuser ce journal dans vos paroisses.

mal, en effet. Oui, vous, à droite ? " Partager une spiritualité ensemble " ? Bien, bien. Il y en a qui suivent. Et bien voilà, " le chameau et le chas " n'est rien d'autre qu'un désir mis en page de poursuivre dans la lignée de cet héritage, en offrant un regard chrétien, mais vivant, sur la société et le monde qui nous entoure.

Car nous sommes plus, à l'ACER MJO, qu'une bande d'amis qui nous réunissons de temps à autres : nous sommes des croyants qui voyons et comprenons les choses sous un même angle, étant tous sur le chemin qu'a ouvert pour nous le Christ. Exprimer cette façon de comprendre le monde est chose ardue dans notre vie de tous les jours. Et pourtant, dans notre relation à l'argent, notre conception de la guerre, de la personne humaine, le Christ a tout bouleversé, profondément, même si nous n'en avons pas toujours conscience. Les articles présents dans ce journal, qu'ils soient une méditation, une interrogation sous forme de chronique, une critique littéraire, un mini-cours de théologie, témoignent de notre volonté de nous donner des moyens pour aborder notre monde avec lucidité, derrière le Christ.

Sur ce chemin, nous devons progresser cahin-caha jusqu'à notre salut. Or, vous vous souvenez, " il est plus facile à un chameau de passer par le chas d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume des cieus " (Marc 10-25: " Il est plus facile à un chameau de passer par le chas d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu ", BRAVO aux lecteurs courageux qui sont toujours là). Nous sommes tous des riches, à notre façon, qui peinons à nous dépouiller de nous-mêmes pour aimer. Ce modeste journal tentera de nous rendre l'entrée du royaume des cieus plus désirable, pour que le sigle ACER MJO retrouve sa dimension d'ACTION chrétienne.

Bonne lecture à tous !

Le petit guide du CAP de théologie

Vous avez été nombreux à nous le demander et devant l'affluence du courrier, la direction du journal a décidé de mettre enfin à la disposition du lecteur le guide du CAP (certificat d'aptitude professionnelle) de théologie.

Nous retranscrivons en exclusivité l'entretien du jeune Daniel L. et d'un éminent maître de l'institut St-S**** peu avant les examens du jugement dernier. Grâce à ce guide retrouvez les points clefs du programme et évitez ainsi tous les pièges posés par les démons au moment de l'examen.

" Le Maître : Comme pour tous les métiers manuels, il est nécessaire en théologie d'avoir une expérience théorique qui permette d'acquérir un savoir faire concret, mais seul le résultat du travail pratique présente un intérêt. Ainsi, le menuisier a beau connaître la géométrie, s'il ne sait pas scier droit il obtiendra des escaliers en zigzag (pourtant très utiles dans certains cas) ; de même s'il veut construire une charpente qui ne s'écroule pas au premier coup de vent du loup spirituel il lui faut étudier la résistance des matériaux !

- L'apprenti : Oui mais heu... Maître... c'est pas pour vous vexer mais je ne vois pas trop le rapport entre la Trinité et la menuiserie...

- Le Maître : La réponse est très simple : le Christ est à la fois la deuxième personne de la Trinité et à la fois un homme, qui durant sa vie a fait entre autres choses de la menuiserie. Mais Il n'a pas fait que cela : Il a aussi sauvé l'humanité en lui donnant la possibilité de vivre de la vie même de Dieu.

- L'apprenti : De devenir Dieu, quoi ! Enfin, j'avoue que je ne comprends pas trop en quoi le Christ nous aide à devenir Dieu, tout menuisier qu'il est...

- Le Maître : Comme Il réunit en sa personne les natures humaine et divine, Il communique sa

nature divine à l'homme et c'est sur cette réalité de la divino-humanité du Christ que se fonde l'Église et tout son enseignement. Car, puisque le Christ - l'un de la Sainte Trinité, comme on le chante à chaque liturgie - a assumé pleinement la nature humaine, l'homme peut accéder à la condition divine.

- L'apprenti, songeur : La divino-humanité... Mais, heu... Maître, j'aurai encore une question : pour réaliser cela, pourquoi est-ce qu'il a fallu qu'Il devienne un homme?

Pourquoi a-t-il fallu que Dieu devienne un homme pour nous sauver ? Pourquoi n'a-t-il pas agi d'en haut, de loin ?

- Le Maître : Eh bien, parce que Dieu aime sa créature à tel point qu'Il ne lui impose pas le salut de manière extérieure, mais qu'Il le lui propose par la vie d'un homme : le Christ. Ainsi, toute notre théologie repose sur la personne du Christ, c'est Lui qui est le lien concret - puisque Il possède une réalité historique et matérielle - entre le Dieu de toute éternité et la nature humaine corrompue, telle que nous la connaissons.

- L'apprenti, perplexe : Vous n'auriez pas quelque chose de plus concret pour illustrer ça, par hasard ?

- Le Maître : Regarde l'icône de la Descente aux Enfers : le Christ attrape Adam empêtré dans un espèce de sarcophage et le tire vers le haut, cela représente l'humanité vouée à la mort que le Christ purifie du péché et ramène à Lui ; Il réunit ensuite cette humanité à Dieu le Père au moment de l'Ascension et ce qu'il est intéressant d'observer sur l'icône c'est que là l'humanité n'est plus représentée par Adam mais par le Christ : par la Résurrection il y a donc un progrès notoire dans l'histoire spirituelle de l'homme, ce n'est plus Adam qui est le premier homme mais le Christ. La Venue du Christ est donc une sorte de modernisation la Bible !

Saviez-vous que l'étymologie du mot péché, en grec, signifie " rater son but " ?...

- L'apprenti, soulagé d'avoir compris : Ah oui, je vois : (Adam = humanité) + Résurrection du Christ = (Christ = humanité), c'est très simple ! Mais puisque le Christ nous a attrapés pour nous transformer en Dieu pourquoi est-ce qu'on ne vit pas déjà comme Dieu dans le bonheur sans fin ?

- Le Maître : Je viens de le dire, il faut écouter les réponses tout de même ! C'est parce que Dieu nous aime et cet amour Le pousse à nous laisser la liberté de choisir si nous voulons être sauvé ou non. Toute notre vie devient alors le moyen d'aller vers Dieu et les actes les plus concrets peuvent devenir autant de marches dans un escalier qui monte vers Dieu ; inversement, nos actes - volontaires ou non - peuvent aussi nous éloigner de Dieu : c'est ce qu'on appelle le péché (l'étymologie grecque signifie rater son but). De plus, ce choix qui peut se faire à chaque instant de notre vie témoigne de notre liberté. Or la liberté est déjà un attribut divin ; autrement dit, notre déification est déjà commencé mais elle n'est pas encore achevée ; tout comme une icône en cours : on reconnaît le personnage représenté mais il n'y a pas encore toutes les couleurs.

- L'apprenti : Je vois (enfin, j'ai surtout compris le coup de l'escalier). Mais pour résumer tout ça en deux mots, Maître ?

- Le Maître : Pour résumer on peut dire que la théologie - c'est à dire notre connaissance de Dieu et au sujet de Dieu - est intimement liée à notre vie de tous les jours. Chaque instant en effet peut être l'occasion de mieux connaître Dieu et cette expérience concrète (faite par nos sens corporels et par notre âme) pose les bases de notre union à Lui, union qui est appelée à croître mais qui est déjà bien réelle puisque à la liturgie nous communions au Corps et au Sang du Christ. D'ailleurs à ce sujet, je vous laisse vous référer aux travaux pratiques... "

Daniel, Ladornac

A quoi bon prier pour les morts ?

La prière est tellement puissante qu'elle nous donne à tous la responsabilité et le pouvoir d'amener les autres jusqu'au Royaume Eternel. Beaucoup d'exemples dans la Bible nous montrent cette responsabilité. A plusieurs reprises, le Christ guérit des malades ou ressuscite des morts en réponse à la foi d'autres personnes. Un premier exemple pourrait être celui du paralytique (Marc 2 1-12; Luc 5 17-26). Il est écrit : "Jesus, voyant leur foi, dit au paralytique: <<mon enfant tes péchés sont remis>>". La foi des quatre hommes, qui auraient tout fait pour amener le malade à Jesus parce qu'ils savaient qu'il pouvait tout faire, a provoqué la guérison. Un deuxième exemple pourrait être celui de la résurrection de la fille de Jaïre, le chef de synagogue (Marc 5 21-43; Matthieu 9 18-26; Luc 8 40-56). Jaïre se prosterna devant Jesus et le supplia de venir guérir sa fille. Mais quand sa fille meurt, des gens dissuadent Jaïre de demander au Christ. Mais le Christ dit au chef de synagogue : "Sois sans crainte ; aie seulement la foi". Par cela il explique à Jaïre qu'avec la foi tout est possible et c'est ce qui a ressuscité sa fille.

De même, notre foi en Dieu et notre prière pour les autres peut faire des miracles. Et notamment pour les défunts. Il ne faut pas oublier les défunts et se dire qu'on ne peut plus rien pour eux. Nos prières pour les défunts peuvent aboutir à leur salut, c'est pourquoi il est très important de prier pour eux.

Devant cette importance, l'Eglise orthodoxe dédie tous les samedis pour les défunts et quelques jours dans l'année ou nous chantons des vêpres et des matines consacrées aux défunts ('Parastasis'). Enfin, dans l'office pour les morts ('Panikhida'), le chant 'Fais reposer avec les Saints...' n'est qu'une supplication adressée à Dieu pour qu'il sauve la personne pour qui nous prions.

Stéphane, Cambridge

JOYEUSE NATIVITE!

Choquant, le voile?



J'ai lu dans un article de presse une histoire qui m'a interpellé. Elle concerne le voile islamique. Une jeune femme de 30 ans a été licenciée pour " prosélytisme¹ passif ". Elle portait le voile sur la tête (qui ne masquait pas son visage) et avait refusé de le porter en turban comme le lui avait demandé son employeur. D'après la description de l'article, cela correspond exactement aux voiles qui couvrent Marie sur nos icônes. Trouvant le terme " prosélytisme passif " un peu bizarre, je me suis demandé ce qu'il y avait derrière : a-t-elle brusquement mis le voile et choqué ses collègues ou clients ? Est-ce une provocation fanatique ? Est-elle intéressée et son but est-il juste se faire de la pub ou de l'argent (elle n'a pas accepté son licenciement et attaque son employeur aux Prud'hommes²) ? L'article semble répondre

à ces interrogations : Non, elle le portait lors de l'entretien d'embauche, l'a toujours porté dans cette entreprise depuis 2001 sans problèmes, et faisait du télémarketing par téléphone. Non, elle n'est pas fanatique, " Je ne demande pas aux autres de suivre ma foi. Je veux juste qu'on m'accepte telle que je suis ". Elle ne demande ni argent ni indemnités, juste retrouver son travail.

Je ne connais pas assez bien ce cas pour le juger, de plus l'affaire est en cours devant le tribunal mais je pense qu'au delà du cas décrit on peut trouver matière à s'indigner, en tant que croyant. Je veux ici être clair : je ne cherche pas à faire un article sur les différentes religions ou les relations chrétiens/musulmans. Ce qui est intéressant ici, c'est la manière dont notre société ne supporte pas le fait que des gens puissent se fixer Dieu comme priorité. La jeune femme, qui avoue avoir choisi elle même de porter le voile (tout en n'y voyant pas de contradiction avec l'émancipation des femmes) y exprime sa volonté de se soumettre à Dieu. Et elle semble s'être comportée de manière honnête avec son employeur, sans provocation. Non, ce qui est insupportable ce n'est pas le voile, c'est le fait de vivre soumis à Dieu. Si on place Dieu au centre de sa vie et pas soi même, on devient un excentrique. Pour l'entreprise, il s'agit du même problème qu'un " salarié habillé en skin-head ".

Nous sommes pourtant tous trop souvent esclaves d'idoles (l'argent, la recherche du plaisir a tout crin, le corps a qui on voue un véritable culte). Imaginerait on pourtant une seconde sans rire quelqu'un licencié car il a fait étalage outre mesure de richesses, pour " prosélytisme passif " envers l'argent élevé au rang de divinité ?

Il y a dans ce monde une lutte à mort contre l'égoïsme, le repli sur soi et il faut bien choisir son camp. Nous ne pouvons pas supporter que Dieu soit insupportable. Nous devons tous, activement, être des " prosélytes passifs " de l'amour, du regard divin et de manière visible, sans se mettre en avant, appliquer les commandements du Christ. Pour que notre société réalise son erreur, réalise qu'il y a un Dieu vivant et proche de nous, qui nous aime, et que ça, ça change tout.

Basile, Nottingham

¹:Le prosélytisme est le zèle que certains déploient afin de recruter des adeptes pour leur foi.

C'est donc du racolage, et dans notre cas précis, ce serait du racolage déguisé...

²:Tribunal des Prud'hommes: tribunal administratif qui arbitre les litiges dans le milieu professionnel.

Rencontre Syndesmos en Albanie

"Une Eglise Orthodoxe sans vie missionnaire est aussi impensable qu'une Eglise Orthodoxe sans vie liturgique"

Cette citation de Monseigneur Anastase fut le point de départ d'une semaine intense de discussions, d'études bibliques, et surtout de découverte de l'activité missionnaire lors d'une rencontre organisée par Syndesmos, la fédération mondiale de la jeunesse orthodoxe à Durrës,, Albanie. Nous étions une trentaine de jeunes du monde entier et une forte représentation acérienne : 6 participants !

L'Albanie fut le seul pays officiellement athée au monde de 1967 à 1990. Toute forme d'expression religieuse était réprimée, y compris la prière personnelle chez soi. A l'arrivée de Mgr Anastase (Yannoulatos) en 1991, la liberté religieuse avait été rétabli mais l'Eglise, autocéphale depuis 1937, était quasiment anéantie. Très peu de bâtiments avaient été restitués à l'Eglise, il ne restait qu'une quinzaine de prêtres en vie. Aujourd'hui le pays compte 20% d'orthodoxes, 65% de musulmans (peu pratiquants) et 13% de catholiques. C'est aussi l'état le plus pauvre économiquement d'Europe. L'Eglise Orthodoxe est donc en terrain missionnaire et Mgr Anastase qui a passé sa vie à prêcher pour une orthodoxie missionnaire (il a passé de nombreuses années en Afrique notamment) a ressuscité l'église Orthodoxe dans ce pays. Bien sûr il reste énormément à faire mais ce que nous avons vu et les récits des gens que nous avons côtoyés est très impressionnant.



Accueilli à l'Académie de théologie de la Résurrection du Christ, près du monastère de Saint Vlash à Durrës, nous avons été frappés par l'intense activité missionnaire. Qu'il s'agisse de catéchèse dans les villages musulmans, de conférences ouvertes au public qui a subi un lavage de cerveau pendant le communisme ou de missionnaires américains présents sur place avec leurs familles et vivant avec les albanais. L'église en général est en pleine renaissance, de la formation des prêtres albanais à la reconstruction de plus de 100 églises en 10 ans. Elles avaient été pour certaines rasées jusqu'aux fondations par la fureur totalitaire.

Mais l'église ne limite pas son action uniquement à ses fidèles. Elle fait bénéficier de ses importants moyens, venant du monde entier, l'ensemble des habitants du pays, que ce soit au niveau culturel, économique ou pédagogique : elle propose des programmes de développement économique, d'aide à l'irrigation des terres agricoles, de formation professionnelle ouvertes à tous dans différents secteurs comme l'informatique par exemple. Enfin Mgr Anastase veille à faire revivre la culture albanaise originale en organisant des festivals et fêtes de folklore albanais. Nous avons visité la radio de l'Eglise que même certains musulmans avouent écouter car c'est la seule à diffuser de la musique classique !

Nous avons aussi très impressionné par le contact avec les responsables du mouvement de jeunesse albanais " les enfants de la lumière ", qui organise des camps pour environ 1000 enfants l'été. Ce mouvement est divisé en structures locales qui organisent leurs propres activités et sont présentes pour les jeunes au niveau de tout le pays.

En conclusion nous voudrions revenir sur le leitmotiv qui a animé cette semaine pour nous : En tant que chrétiens nous avons tous à essayer d'obéir à tous les commandements du Christ, sans exceptions et on a trop tendance à oublier son commandement missionnaire : " Allez et faites des disciples de toutes les nations ". Quelle est notre responsabilité vis à vis de ceux qui n'ont jamais entendu l'Evangile ? Nous ne parlons pas ici de mission " intérieure " dans un pays déchristianisé, il s'agit plutôt dans ce cas de travail " pastoral ". En réponse à ceux qui diraient : " Oh mais on a bien beaucoup à faire ici, avec toutes ces personnes loin de l'Eglise, pourquoi se soucier de ces gens dans leurs villages à 10000 kms dont on ne parle pas la langue ", on pourrait répondre : " Comment peuvent ils suivre le Christ s'ils n'ont jamais entendu parler du Christ ? N'est ce pas à nous en tant que chrétiens, avec les moyens logistiques, financiers qui sont à la disposition de notre civilisation de justement faire qu'ils aient une chance d'entendre l'Evangile ? ". Il s'agit bien d'un travail d'une autre nature que d'évangéliser des gens qui peuvent trouver une bible facilement et la lire. Bien sûr, nous ne sommes pas tous appelés à partir en Afrique, en Albanie ou ailleurs mais il faut être conscient que ce n'est pas juste l'affaire de quelques prêtres ou moines. Il est ainsi du devoir de tout chrétien de se poser un jour la question suivante et de tenter d'y répondre : " Suis je fait pour la mission ? " ou plutôt " Est ce la volonté de Dieu que je m'occupe de mission ? ". Un moyen simple d'aider la mission est de commencer par prier pour les missionnaires.

Cyrille et Basile

Guérir les maux par les mots

La maladie de Sachs, Martin Winckler

Avant d'être le film de Michel Delville avec Albert Dupontel, que certains ont peut-être vu, c'était un roman, *La Maladie de Sachs*. Un roman plutôt inclassable, d'ailleurs. Quand je pense de loin à ce livre, sans m'arrêter au style ou à l'écriture elle-même, j'entrevois quelque chose qu'il n'est pas donné de trouver chez tous les auteurs : de l'humain. A la pelle. De l'Autre à foison. *La maladie de Sachs* est une plongée corps, âme et mots dans la nature humaine dont on ressort forcément grandi - et avec un respect décuplé pour son médecin !

Bruno Sachs est un jeune médecin généraliste, la 30aine bien sonnée, nouvellement installé dans une campagne anonyme, telle qu'il en existe partout en France. Petites routes, petites vies des gens. Qui est le docteur Sachs ? Sa veste de cuir fatigué, ses cheveux trop longs, son look de célibataire un peu négligé sont les quelques rares indices tangibles qui transparaissent au long du récit. Le lecteur est tout d'abord perplexe devant cette absence de personnage défini, devant des présentations qui tardent un peu à se faire. Pourtant c'est là que réside tout le talent de Martin Winckler, dans la construction d'un roman-mosaïque qui multiplie les touches du portrait comme un impressionniste.

Je disais plus haut que ce livre me touchait même " sans m'arrêter au style ". Cependant l'é-

criture est incontournable, car elle en est la chair, réellement irriguée de sang et de souffle, et l'auteur s'apparente à un jongleur génial. Le récit se découpe en effet en 113 chapitres-séquences qui sont autant de tranches de vie, chacune comportant un narrateur différent au langage déterminé : la dame de la consultation de 16h30, la secrétaire, le collègue, la serveuse du café du bourg... Des regards toujours tendres de jeunes, de vieux, de mamans, de mourants, de maris fatigués, d'adolescents incompris, qui disent les petites gripes et les grandes crises d'hypochondrie de la vie. Et le docteur Sachs prend forme, sur ce fond mouvant d'existences ordinaires



pourtant toutes uniques. Il nous apparaît comme une oreille généreuse toujours ouverte. On aurait presque envie de changer la plaque en " Bruno Sachs, oreille généraliste, soigne la vie ".

La maladie de Sachs, c'est cela : une incapacité à fermer sa porte, une écoute pathologique, un amour et un accueil sans jugement du prochain dans tout son sans-gêne, sa laideur, sa grossièreté, mais aussi sa fragilité, son humanité. Un virus dont on voudrait tous être porteur, contre lequel on aimerait qu'il n'y ait pas de vaccin.

Lucile, Paris

Annonces

Pour être tenu au courant de tout ce qui se passe dans la vie orthodoxe à Paris et ailleurs allez sur notre site web : www.acer-mjo.org

Mais retenez tout de même ces 2 dates :

-Le 26 janvier: arbre de Noël de l'association

-Le 23 février: soirée mémoire pour Cyrille Eltchaninoff

(Tous les détails online)

Pour publier une annonce écrivez nous: secretariat@acer-mjo.org

Parisiens et Pharisiens

Comme vous le savez, les Pharisiens sont, du temps du Christ, les membres d'une communauté juive sectaire qui prétendait observer rigoureusement et strictement la Loi de Moïse. Certains d'entre eux s'habillent de tissus recouverts d'inscriptions bibliques, tirés du Deutéronome¹, pour montrer aux autres avec quelle rigueur ils pratiquent " comme il faut " leur religion. Ils sont respectés et jouissent d'une grande popularité, étant admis comme les chefs et les guides spirituels du Judaïsme.

Jésus, tout au long des Evangiles, se montre en révolte contre les Pharisiens, leur reprochant d'avoir appliqué bêtement la Loi, sans en garder le sens et l'utilité. Jésus lui, est venu pour " accomplir " cette Loi (Matt 5,17) c'est à dire pour lui rendre son sens profond en apportant un regard nouveau : Il est dit dans l'Evangile de Marc (2,27) : " Le Sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le Sabbat ". En d'autres termes, les traditions n'existent que pour aider l'homme à se rapprocher de Dieu.

Ces termes sont directement adressés à chacun de nous, pour beaucoup parisiens... en tout cas tous quelque part pharisiens !

En France, où la religion catholique est la plus répandue, on constate un désintérêt massif pour le christianisme, alors que des religions importées récemment, comme l'islam ou le bouddhisme gagnent du terrain. Etre un chrétien orthodoxe croyant et pratiquant apparaît dans ce contexte comme original. En effet, respecter la tradition chrétienne orthodoxe, et se lever le dimanche matin, faire le carême pascal voire celui de Noël en refusant à la cantine du lycée le morceau de viande au menu, et même sécher les cours le Jeudi, Vendredi et Samedi saints, cela peut étonner nos camarades de classe. C'est là que le Christ nous appelle à faire attention. Nous avons la chance d'avoir hérité d'une tradition extrêmement riche, la construction de nos offices et du calendrier liturgique est pleine de trésors cachés, ayant été établie par des grands saints éclairés par l'Esprit. Les chants, les icônes, l'encens sont différents moyens d'éveiller nos sens pour nous aider à participer pleinement à l'événement qu'est la liturgie. Le jeûne, la prière personnelle, la charité sont des réflexes qui, une fois acquis, nous permettent d'inclure Dieu dans notre vie quotidienne.

Mais tous ces éléments de notre héritage chrétien et orthodoxe sont autant de tentation d'orgueil et de vanité vis-à-vis de nos camarades de classe, ou plus généralement, de ceux à qui nous sommes appelés à témoigner de notre foi. Se vanter d'être un bon chrétien est totalement contradictoire. Le choriste qui attend des compliments après avoir chanté l'office dans lequel le prêtre dit : " A Toi, Trinité Sainte, revient gloire, honneur et adoration ", ou même n'importe lequel d'entre nous qui se sent supérieur aux autres en commandant un menu " Filet-O-Fish " au McDonald's pendant le carême ou qui affiche sa générosité en jetant un euro dans les mains d'un clochard. Cela nous est tous arrivé, moi le premier, parisien que je suis. " Vous avez annulé la parole de Dieu au nom de votre tradition. Hypocrites ! Isaïe a bien prophétisé quand il a dit sur vous :

Ce peuple m'honore des lèvres

Mais leur cœur est loin de moi.

Vain est le culte qu'ils me rendent "

Prions caché, jeûnons secrètement, allons discrètement à l'Eglise, " et [notre] Père qui voit dans le secret, [nous] le rendra " (Matt 6,4 ;6,6 ;6,18)

Soyons des témoins silencieux et exemplaires de notre foi afin de ne pas la contredire

Marc, Paris.

¹ : Codes des lois civiles et religieuses, constituant le 5ème livre du Pentateuque (au début de l'ancien testament). Ex : " Tu ne tueras point ", " Tu ne feras point d'images de ton Dieu ",...

Basile, un chrétien moderne du IV^{ème} siècle

Saint Basile est né à Césarée (Turquie actuelle) en 329 dans une famille chrétienne. Il avait 9 frères et sœurs. Ses parents, deux frères et une sœur sont considérés comme saints par l'Église. Très doué, il part compléter son éducation à Constantinople puis Athènes où il se passionne pour la philosophie grecque. Là-bas il se liera d'amitié avec Grégoire de Naziance. De retour en Cappadoce, sa région natale, il se consacre à la vie ascétique. Sous son influence des monastères sont créés : On y pratique en alternance la prière contemplative et le travail physique. Il accorde une grande importance au travail caritatif des moines. Des ermites qui partent s'isoler complètement il dira : " Les pieds de qui vont-ils laver ? "¹. Lui même fera beaucoup pour les malheureux de sa cité. Il organise l'aide lors d'une famine puis visite les pauvres, les malades. Il fondera même un hospice de la taille d'une petite ville. Très ouvert, il reconnaît tout le bénéfice qu'on peut tirer à étudier certains auteurs païens. Il écrit un traité sur la création ou il explique toute la science de son temps (il y décrit même que la terre est une sphère !). Il écrira aussi une règle monastique qui inspirera en occident St Benoît, ainsi que la liturgie qu'on célèbre pendant la période Pascale. C'est à lui qu'on doit la formule " Gloire au Père et au Fils et au St Esprit ". Il accomplit un important travail théologique et écrit des livres contre l'hérésie² de l'époque, alors très répandue : L'arianisme. (Disciples d'Arius). En 370 il devient évêque de Césarée. Il s'opposera à un prince local, fervent partisan de l'arianisme.



Celui-ci soumettait alors les évêques à sa doctrine en les menaçant. Il envoya à Basile le préfet Modestus pour le soumettre. Voici en substance la réponse de Basile : " Tu me menaces de me prendre mes biens ? Mais ça n'a pas de sens pour celui qui ne possède rien. A moins que tu ne veuilles ce modeste habit et ces quelques livres qui sont tout ce que je possède. L'exil ? Mais je ne sais pas ce que cela veut dire, car je ne suis pas limité par l'espace. Le morceau de terre sur lequel je me tiens ne m'appartient pas, la Terre entière appartient à Dieu dont je suis l'hôte temporaire. Les tourments ? Ils n'ont pas d'emprise sur celui qui n'a pas de chair. La mort ? Mais c'est une délivrance pour moi, car elle m'enverra plus vite vers mon Dieu. Dis au prince que ni la violence ni la persuasion ne me convaincront d'accepter une doctrine fautive ". Le prince dut s'avouer vaincu. Basile fut l'infatigable prêcheur d'une justice sociale pour la société de son époque. L'homme, selon son enseignement, ne peut découvrir le plan de Dieu pour lui que s'il ne sépare pas sa destinée de celle des autres hommes. Pour lui, l'idéal monastique, réservé à un nombre limité, communique en fait à l'ensemble des chrétiens l'idéal évangélique : toute indifférence pour le prochain et ce qui lui arrive, toute sorte d'individualisme sont non seulement mauvais mais aussi auto-destructeurs par nature. Basile mourut le 1er janvier 379 à 49 ans.

Basile, Nottingham

¹:Évangile de Jean, chapitre 13 verset 14 : " Si donc je vous ai lavé les pieds moi le Seigneur et le Maître, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres "

²:hérésie : enseignement erroné de la doctrine de l'église.

Le chemin historique de notre Mouvement

Cette rubrique est consacrée à l'histoire de notre Mouvement. Son but est triple :

- relater les activités et les événements de l'ACER par le passé
- aider à garder dans nos mémoires les noms de ceux qui ont œuvré au sein du Mouvement, et qui, par leur travail et leur dévouement ont contribué à son développement, et ainsi de leur rendre hommage
- être une tribune ouverte aux témoignages et commentaires de l'histoire du mouvement

Dans le présent article, nous survolerons les quatre-vingts années d'existence de notre Mouvement en nous arrêtant sur trois périodes, situées au début, au milieu et à la fin de son histoire, particulièrement marquantes et parfois déterminantes dans l'orientation de son action.

La première période s'étale sur les trois premières décennies du siècle précédent et constitue ce qu'on pourrait appeler l'étape de gestation et de création du mouvement. Elle débute dans les premières années du vingtième siècle, alors que se créent dans les villes universitaires de Russie, des cercles chrétiens d'étudiants. Les premiers cercles de ce genre virent le jour dès 1903 à Saint-Petersbourg et Moscou à l'initiative du baron P.N.Nicolai, et à partir de 1909, dans les grands centres universitaires de Russie (Kiev, Kharkov, Riga, ...). Ces cercles, qui réunissaient essentiellement des étudiants mais également quelques professeurs (S.N.Boulgakov par exemple, alors professeur d'économie), avaient pour principale activité l'étude des Saintes Ecritures. Ils avaient la particularité de se réunir dans un contexte interconfessionnel, en dehors de tout lien avec l'Eglise et sa hiérarchie, dans l'esprit des cercles protestants dont le baron Nicolai était issu. En 1913, ces cercles se fédérèrent en un grand Mouvement interconfessionnel dont le nom a été traduit en français par " Action Chrétienne des Etudiants Russes ". Ce qui avait vu le jour dans la Russie pré-révolutionnaire, se prolongea dans les grands centres de l'émigration russe, où de nombreux cercles d'étudiants se créèrent.

Après quelques années de travail intense, la nécessité de se rencontrer et de mettre en place une action commune se fit sentir. De ce besoin naquit l'idée du congrès de Pcherov, qui devait réunir 33 représentants des cercles de l'émigration. Ce congrès, qui se tint en novembre 1923, marqua la naissance de l'ACER, d'un point de vue tant formel que spirituel. En effet Pcherov fut le lieu d'une véritable " rencontre de jeunes croyants russes avec l'Eglise ", pour reprendre les termes du Père Alexis Kniazeff. Les jeunes réunis à Pcherov prirent conscience de " l'importance de l'Eglise, de l'Eucharistie, des Sacrements, des dogmes, de la hiérarchie ", et en particulier de l'importance de "

"Servir la Sainte Eglise, rechercher en Elle les réponses à tous les questionnements posés par la vie, tel était le chemin sur lequel s'engageait le Mouvement"

l'enracinement de leur travail au sein de l'Eglise Orthodoxe ". " Servir la Sainte Eglise, rechercher en Elle les réponses à tous les questionnements posés par la vie, tel était le chemin sur lequel s'engageait le Mouvement", écrivait le Père Basile Zenkovsky, fondateur et premier président de l'ACER, en évoquant le congrès de Pcherov.

Si les fondements des objectifs du Mouvement étaient jetés, si l'esprit qui allait en inspirer le travail fut ressenti très nettement par les participants du congrès, restait tout le travail de " mise en forme " et de formulation de ces objectifs. Ce fut l'objet des nombreux congrès, locaux et généraux, organisés dans les années 1924-1927 et animés par le groupe des " professeurs ". Ce n'est qu'en 1927, date qui marque l'aboutissement de cette première période de création, que fut adoptée la première charte de l'ACER, où furent clairement exposés les objectifs, fondements et méthodes de travail du mouvement.

La seconde période sur laquelle nous voudrions nous arrêter correspond aux années qui suivirent la seconde guerre mondiale, qui porta, pour plusieurs raisons, un coup dur aux activités du Mouvement.

Jusque là, des centres actifs de l'ACER existaient dans toute l'Europe, notamment dans les Pays Baltes et les Balkans. L'occupation par l'armée soviétique des pays de l'Europe centrale et orientale mit fin de façon définitive aux activités de ces centres, dont certains membres furent arrêtés et déportés.

En France, la guerre et l'occupation qui s'en suivit, rendit le travail des cercles et des camps de jeunes difficile. L'ACER fut même contrainte de suspendre son existence légale. Pour les membres du Mouvement réunis à Paris, toute l'activité fut concentrée à la Paroisse de la Présentation de la Vierge au Temple, sous le nom de laquelle étaient organisées toutes les réunions autorisées par les forces d'occupation.

Enfin, les années d'après guerre furent marquées par un changement d'état d'esprit parmi les émigrés russes : ils n'envisageaient plus de retourner dans leur pays d'origine. Certains, poussés par une situation économique trop précaire ou séduits par le champ d'action qu'offrait le nouveau Monde, décidèrent d'émigrer aux Etats-Unis. C'est ainsi que quelques membres de l'ACER parmi les plus engagés partirent outre-atlantique, où, malgré l'effort de certains, le Mouvement n'a jamais existé en tant qu'organisation indépendante.

Tout ceci eut pour effet de concentrer les activités du Mouvement en France, sous l'impulsion de son secrétaire général de l'époque, Ivan V. Morozov. Face à cette nouvelle implantation géographique, la charte adoptée en 1953 reconnaît l'appartenance du Mouvement à la France. Les différentes activités liées au Mouvement, qui pouvaient encore avoir lieu en dehors de France, ont définitivement cessé dans les années 1970.

En ce qui concerne la troisième " période ", il s'agit plutôt d'évoquer une date, celle de l'adoption, en 1995, de la dernière charte de l'ACER, encore en vigueur aujourd'hui. Cette charte, qui établit comme priorité du Mouvement la construction de l'Orthodoxie en France, concrétise une orientation prise très tôt par le mouvement. Rapidement après la création de l'ACER, les cadres prirent conscience du besoin d'ouverture aux jeunes orthodoxes de toute origine, et en particulier d'origine française. C'est pourquoi, l'ACER n'a cessé tout au long de son histoire d'élargir et de multiplier ses activités pour les jeunes d'origine française ou francisés : édition du *Messenger Orthodoxe*, organisation de cercles de réflexion en langue française, travail de traduction de textes liturgiques, mise en place de rencontres inter-orthodoxes, ... Progressivement, sous l'effet conjugué d'une perte de la langue russe parmi les nouvelles générations et de l'intégration au sein du Mouvement de jeunes d'origine française, la langue française vint remplacer le russe dans les activités de la Section de Jeunesse. En 1960, pour la première fois, le camp d'été accueillit un groupe d'enfants non russophones. Actuellement, depuis l'installation du camp à la Servagère, les cours obligatoires de russe et de culture russe sont remplacés par des cours de culture religieuse.

L'ACER a également éprouvé le besoin très tôt de célébrer les offices liturgiques en français, dans le souci d'un témoignage vivant auprès de la jeunesse. Rappelons que, dès le congrès de 1928 de Clermont-en-Argonne, le Père Lev Gillet, alors nouvellement admis dans l'Orthodoxie, fut invité à concélébrer la liturgie et à prêcher en langue française. C'est ainsi que le Mouvement participa ou fut à l'origine de la création de paroisses en langue française : la Paroisse de la Sainte Trinité, dans la crypte de la cathédrale russe, créée par le Père Pierre Struve, membre actif du Mouvement; la Paroisse Saint Jean l'Evangéliste, dont la fondation fut décidée lors d'une réunion du conseil de l'ACER, en 1984.

La charte de 1995 modifia le nom du Mouvement et le conforma à cette orientation, en adjoignant à l'acronyme ACER, celui de MJO - Mouvement de Jeunesse Orthodoxe. Cet enracinement en France, comme l'a montré ce rapide parcours de l'histoire du mouvement, s'est fait de façon progressive, parfois au gré d'évènements historiques extérieurs. Il doit se comprendre dans un esprit de continuité avec les idées fondamentales du mouvement, héritées du congrès de Pcherov : sensibiliser les jeunes sur l'importance de l'Eglise dans tous les domaines de leur vie, les convaincre que " rien dans la vie de l'homme n'est fermé à la Lumière divine, à la Transfiguration, à la Sanctification ".

Cyrille, Nice

Mosaïque de l'aigle au serpent

chapitres 1 à 3

A l'Auguste attiré, mosaïste à ses heures, en espérant qu'il arrêtera un jour de nous rebattre les oreilles avec ses rêves de reconquête...

1. Un cratère à l'Aurige Assoiffé

Le vacarme des martelines résonne sous les voûtes de l'atelier.

La mienne n'est pas en reste : j'émiette patiemment une grande plaque de marbre de Pandélos, tranchant chaque morceau d'un coup adroit sur l'enclume jusqu'à obtenir un rectangle de la taille d'un ongle.

Des éclats blanc volent en gerbes étincelantes, se mêlant à la poussière qui sature déjà la grande pièce de pierre et nous assèche la gorge.

- Bientôt temps d'aller s'abreuver le gosier, hein Bélisaire?

- Bientôt, bientôt, parle pour toi, Nicéphore! réponds-je à l'adresse de mon compagnon en rassemblant les tesselles pour les mettre dans un panier. Moi j'ai encore du marbre sur l'enclume, ça n'est pas avec des galets du Bosphore que mon père achèvera les sols du Palais Sacré...

- Finis donc de remplir ton panier et

on ira la porter ensemble en faisant étape à l'Aurige Assoiffé.

Nicéphore réduit en miette une grande plaque de verre de son poing allègre tandis que je me débats avec un nouveau bloc de marbre. Lui a la partie belle, il coupe des rectangles de verre, tendre comme du fromage de chèvre, pour les mosaïques murales.

- Allons, un peu de nerf ! nous encourage le chef d'atelier en faufilant sa grosse bedaine entre nos enclumes. Les maîtres mosaïstes n'auront bientôt plus de tesselles. Mais vous dormez aujourd'hui, ma parole!

La chaleur de la pièce close colle les poussières de pierre au fond de la gorge.

Nicéphore empoigne ses panier et me fait un signe.

- On va au Palais Sacré porter notre ouvrage, maître.

- Dépêchez vous de revenir, hein ! nous lance-t-il d'un air peu jovial. Ne musez pas en chemin.

Un fois dehors, un frais soleil nous dégringole dans la nuque tandis que les odeurs des étalages achèvent de nous assécher le gosier.

Je retiens Nicéphore par un pan de sa tunique alors qu'il s'engage dans la ruelle qui mène à l'Aurige Assoiffé.

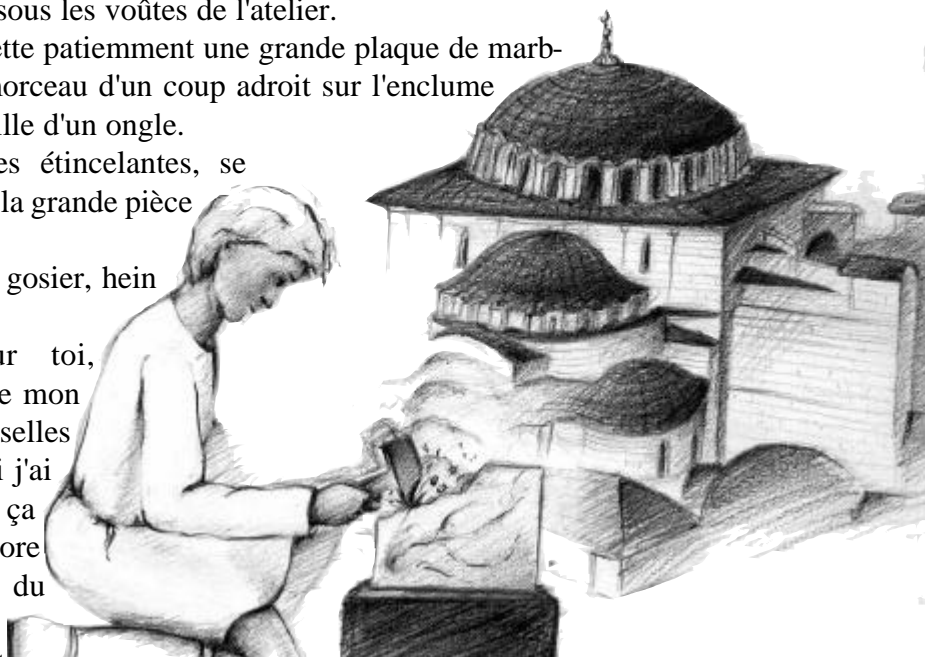
- Allons d'abord porter les tesselles, dis-je. Comme ça on sera plus léger et puis on aura un peu de temps.

- Bon, se ravise mon ami en passant la langue sur ses lèvres craquelées. Mais dépêchons, alors. Quel temps, hein ! s'exclame-t-il ensuite avec un sourire aussi éclatant que les écheveaux de nuages qui parsèment le ciel. On pourrait presque aller piquer une tête dans la Corne d'Or !

Je réponds par une moue peu convaincue. Nicéphore a pourtant raison : en cet après-midi de janvier 532, le temps est d'une rare clémence. Rien de plus étrange que ce soleil qui nous rafraîchit après la fournaise de l'atelier couvert de verrières et nous évite la morsure aiguë du vent marin.

Vrai, si ce n'était mon panier de tesselles qui pèsent bien lourd sur le sommet de mon crâne, je ne me laisserais pas de musser dans les rues étroites de Constantinople qui mérite à juste titre son appellation de Ville des villes, de Perle du Bosphore, de ...

Un grand coup interrompt ma rêverie.



- Holà, petit ! Tu bayes aux aigles bicéphales ? Je vais t'apprendre moi, à renverser la marchandise des honnêtes gens!

Le vendeur ambulante dans les bras duquel ma distraction vient de me projeter lève un poing menaçant. Nicéphore s'interpose.

- Un problème, l'ami ? demande-t-il de sa haute taille, un sourire poli aux lèvres.

Le marchand se détourne en grommelant.

Nous avons rejoint la Mésé, cette grande artère encombrée de chars et de bétail où les boutiquiers bonimentent d'une voix presque aussi tonnante que celle de Nicéphore pour attirer le client. Et voici devant nous le cœur de la Ville : miroitant entre ciel et eau sous cet étonnant soleil de janvier, le Palais Sacré profile ses coupes lisses au bout de la rue.

A la Chalcé, les soldats qui gardent les portes de bronze finissent par nous laisser passer après qu'on leur ait montré nos sceaux d'apprentis et nos mains pleines de cales.

Pas question d'aller se promener vers les appartements privés de l'empereur ! Seuls les bâtiments en travaux nous sont ouverts. L'empereur Justinien a décidé de redonner un petit air de jeunesse aux salles d'apparat du Palais Sacré en changeant la décoration des murs et des sols. Un cordon de gardes surveille la bonne marche des ouvriers.

- Avec les rumeurs qui circulent en ville, me glisse Nicéphore, pas étonnant qu'ils nous aient à l'œil comme si on avait les poches pleines de feu grégeois.

Nous pénétrons dans la grande salle du trône, salués par un nuage de poussière qui dégringole depuis les stucs en réfection. Je regarde Nicéphore recouvert de la tête au pied d'une fine pellicule blanche.

- Tu as l'air d'un spectre pris de maux de ventre, m'esclaffés-je

- Et toi d'une vieille matrone acariâtre.

Notre rire se perd dans le vacarme des ouvriers qui sculptent, façonnent, rabotent, polissent, pour rendre cette grande pièce hérissée de colonnes digne du faste impérial.

Il s'agit de ne pas butter contre le dos des maîtres mosaïstes qui, à quatre pattes, disposent les tesselles sur le sol.

Voilà mon père, là bas, qui palabre devant des croquis et acquiesce par de brefs mouvements de sa tête sèche. Mon père est grand et osseux, tout en longueur, depuis les jambes démesurées qui ressemblent à des manches de marteline jusqu'au nez en bec d'aigle, au menton qui pointe vers son interlocuteur comme un tranchant de burin. Jusqu'à ses cheveux lisses rejetés en arrière et veinés d'un blanc qui ne provient pas de la poussière des stucs.

Au pétilllement de son œil sombre j'ai compris qu'il m'a vu et je laisse Nicéphore se faire happer par un mosaïste bavard pour m'avancer vers lui.

- Voilà le marbre, père. J'en ai fait cinquante plaques, comme tu m'avais demandé. Est-ce que tu crois que ça suffira ?

- Merci, Bélisaire.

Jean mon père n'a pas étiré la bouche - la seule chose un peu horizontale de son visage, avec les deux fentes d'amande qui lui servent d'yeux - mais ses prunelles brunes pétillent d'avantage et c'est sa manière de me sourire.

- C'est parfait, les tesselles sont bien carrées et bien lisses, reprend-t-il en plongeant une main longiligne dans les éclats de marbre. Nous n'aurons pas d'avantage besoin de blanc mais viens un peu voir ce que j'attends maintenant. Viens aussi, Nicéphore, dit-il à l'adresse de mon ami qui a fini par se dépêtrer de son mosaïste.

Il nous entraîne au milieu de la grande salle où, entre les fragments neufs de mosaïque, une grande dalle de mortier frais attend les tesselles. A côté, un dessin à l'œuf dans lequel je reconnais immédiatement le coup de pinceau de mon père. C'est un aigle majestueux, en plein vol, les serres déployées, qui semble fondre sur sa proie.

- Il est magnifique ! m'exclamé-je.

- A toi de le rendre vivant. Il me faut des tesselles de tous les tons bruns et or que tu puisses trouver : ambre, terre de sienne, ocre, paille, mordoré... Mais attention, seulement du marbre ! Le verre s'userait rapidement

sous les pas des courtisans.

- Je sais bien, Père. Qu'est-ce que tu crois qu'on nous apprend à l'école du Boucoléon ? Même que Nicéphore casse aussi du verre pour les mosaïques de l'église Sainte Sophie, pas vrai ?

Mon compagnon redresse fièrement sa taille déjà adulte et ses épaules carrées.

- Vrai, Jean. Je vais tous les matins là-bas porter mes boîtes et j'aide à placer les fragments de verre, c'est une pure merveille !

Mon père, esquisse cette fois un sourire qui tremble comme un papillon pressé sur ses lèvres.

- Bien, les garçons. Travaillez dur, continuez à casse du marbre, un jour c'est vous qui ferez ces chefs d'œuvre. Et maintenant sauvez-vous, car votre maître d'atelier va s'impatienter et moi j'ai à parler à l'architecte du Palais Sacré. Ne flânez pas en route, hein ! ajoute-t-il en se retournant alors qu'il s'est déjà éloigné de quelques pas.

Nicéphore et moi faisons de grands hochements de tête convaincus et puis nous clignons malicieusement de l'œil.

- Quel dommage que l'on ne puisse pas entrer dans tous ces palais, dis-je une fois dans la cour, en montrant les bâtisses alentours. Tu imagines un peu toutes les richesses dont ils doivent dégorger ! Des mosaïques, des icônes, des colonnes de porphyre sculpté ... Tiens, on peut aller voir les galeries qui mènent à Sainte Sophie, elles sont en travaux, elles aussi.

- Oui mais pas maintenant, parce que j'ai soif et parce qu'on nous regarde.

Nicéphore me tire par la manche en direction de la sortie. Les gardes nous dévisagent en effet d'un air peu jovial.

- Ca n'est pas l'armée régulière, me glisse-t-il, mais la garde personnelle de l'empereur.

- Tu crois que Justinien a peur ? demandais-je une fois sur la Mésé.

Nicéphore ramène sa chlamyde sur les épaules parce qu'une bourrasque de vent marin s'est levé sans crier gare, rappelant soudain l'hiver à notre bon souvenir.

- Peur, oui... Diable, je serais empereur que je ne me sentirais guère rassuré...

Mon compagnon chasse ces pensées d'un revers de main comme une mouche importune car nous voici devant l'Aurige Assoiffé.

Nous nous attablons près de la porte et posons à plat sur le chêne nos mains aux paumes douloureuses.

- Deux cratères, commande mon ami à la servante qui passe et nous jette un regard appuyé, à moi surtout qui suis bien petit de taille pour mes quatorze ans mais l'air important que se donne Nicéphore la rassure et nous voici bientôt devant deux coupes de vin vermeille mêlé à la bonne eau de nos citernes.

- Ah ! soupire d'aise Nicéphore en reposant le récipient. Un peu plus et ma langue s'attachait à mon palais.

Je rie. J'avale le liquide à petite gorgée. C'est la meilleure heure de la journée. Et tant pis pour le maître d'atelier qui va nous passer un savon au papier de verre quand on va rentrer.

Le soleil ricoche sur les parchemins de peau qui isolent les fenêtres et voici l'auberge baignée d'une lumière feutrée.

Autour de nous, la taverne s'est remplie d'artisans qui viennent comme nous décoller la poussière qui leur rûpe la gorge.

- Plus qu'à attendre la nuit. Et demain on ne travaille pas, c'est fête !

Le bon visage de Nicéphore s'illumine, la joie lui colle une bise colorée sur chaque joue.

- C'est vrai, j'avais oublié ! Demain on va à l'hippodrome. Ah, ça va être une de ces courses ! Il paraît que cette fois, les verts ont les meilleurs quadriges ! Si le peuple pouvait gagner, pour une fois...

- Ne te leurre pas, mon garçon, interrompt une voix plus grosse encore que celle de Nicéphore. Ce sont les patriciens qui vont gagner, comme toujours. Les chevaux bleus sont les mieux nourris, les nôtres crèvent de faim !

- Et ça n'est pas avec les impôts exorbitants qui viennent d'être levés que le peuple aura assez de nomisma pour payer l'avoine de ses chevaux ! reprend un artisan rougeaud assis en face de nous.

- Qu'est-ce que tu veux, la guerre ça coûte cher. Estime toi heureux qu'on ne te demande pas encore de payer de ta personne.

- La vérité c'est que l'empereur veut tous nous affamer et faire crever le peuple, oui !

- Ca n'est pas l'empereur, rétorque le premier homme à la grosse voix. Justinien est le bien-aimé de Dieu.

Non, c'est Jean de Cappadoce qui a levé l'impôt.

- Jean, ce rapace ! Ce fielleux qui affame le peuple pour plaquer d'or le marbre de ses palais ! Encore heureux que l'hiver soit à ce point clément autrement l'empereur nous aurait tous laissé crever comme des chiens ! L'artisan rougeaud ponctue son dernier mot d'un coup de poing sur la table qui fait valser les coupes à terre. Il se baisse mais n'a pas le loisir de les ramasser parce qu'un fer de lance lui chatouille les côtes. Ils sont bien une poignée de soldats de la garde impériale à s'être faufileés silencieusement dans la place.

- Suis nous ! ordonne le chef des dizaines.

Le teint de l'artisan a viré au gris et sa mâchoire tremble tandis que les soldats l'empoignent.

Nicéphore et moi nous nous regardons sans comprendre, les mains douloureusement contractées sur la table de chêne.

Tout s'est passé très vite. Une fois les gardes sortis, il règne dans la taverne un silence de sépulcre. Le soleil lui-même s'est fait craintif et ne risque plus ses rayons à travers les peaux.

- Viens, me glisse Nicéphore en lâchant une poignée de nomisma sur la table. Retournons à l'atelier.

Nous quittons l'auberge devenue sombre pour retrouver le chatolement de la rue.

- Si mon père apprend seulement que j'étais à l'Aurige Assoiffé..., commencé-je sans même oser terminer ma phrase tandis que j'échange avec Nicéphore un regard où le soulagement à encore du mal à l'emporter sur la peur.

2. Une fin de journée bien tranquille...

- Deux heures, deux heures entières pour porter quelques malheureuses boites de tesselles au Palais Sacré qui est à cent pas d'ici ! Vous croyez que je n'allais pas consulter ma clepsydre ! Je vous ai à l'œil, tous les deux, depuis le temps que vous êtes constamment en retard !

Le maître d'atelier est plus écarlate que sa chlamyde. Une pluie de postillons s'abat sur nos visages impassibles.

- Ta clepsydre est peut-être trouée ? suggère Nicéphore d'un ton badin qui manque faire s'étouffer le pachyderme de fureur.

- Maître c'est que mon père nous a expliqué sa nouvelle composition, m'empressé-je de balbutier pour couper court à la nouvelle averse.

Au nom de mon père, les joues gonflées d'orage s'aplatissent et le maître retrouve une couleur ocre un peu plus humaine.

- Ton père ? Hum... Bon... Je veux bien croire que ma clepsydre commence à être vieille. Mais je le lui demanderai, Bélisaire, tu m'entends ?

Je hoche la tête d'un air contrit et retourne à mon enclume, sachant que le maître des apprentis n'osera jamais parler d'une telle bagatelle à mon père.

Le poids de la marteline dans la main écorchée semble douloureusement rassurant et nous tapons de grand cœur sur nos plaques, guettant la nuit à travers les verrières qui découpent de grandes tranches de ciel au dessus de nos têtes. L'hiver, le travaille a beau terminer plus tôt, il semblerait que la clepsydre du maître soit à présent bouchée car le bec du héron qui indique les graduations descend avec une lenteur désespérante.

Tandis qu'une nouvelle plaque de marbre prend place sur l'enclume, je m'imagine déjà rentrer dans le quartier des artisans, à quelques rues d'ici, en compagnie de Nicéphore qui commentera de sa voix puissante les événements de l'auberge. Nous mangerons une soupe chaude préparée par la mère de mon ami qui lui demandera comme toujours de crier moins fort tandis que son père fera des plaisanteries sur les oreilles de l'impératrice dont les lobes doivent bien pendre jusqu'aux épaules. Le père de Nicéphore fait des émaux cloisonnés et il fournit l'impératrice en pendants d'oreilles qui, à ses dires, ne pèsent pas moins d'une demi-livre. Théodore, le frère de Nicéphore, fera mine comme toujours de faire des noeuds avec ses oreilles tombantes et toute la famille s'esclaffera. Tout le monde, sauf Euphrosine la mère qui n'aime pas qu'on se moque de l'impératrice Théodora parce qu'elle vient du peuple et se méfie de nos crises d'hilarité parce qu'elles finissent toujours par mettre de la soupe partout. Malheureusement pour Euphrosine et pour la belle table de peuplier,

on passe son temps à rire chez les Euphrosios.

Il y règne une gaieté constante et c'est pour cela que j'aime tant aller chez eux, me dis-je en m'appliquant à recouper le dernier rectangle de marbre qui est le plus délicat.

Et puis ce soir comme tous les autres, dans le vacarme du repas, la main silencieuse de mon père viendra se poser sur mon épaule pour signifier qu'il est temps de rentrer.

Jean travaille tard à l'atelier et ne rit que dans mon souvenir, lorsque nous habitions encore Antioche où je suis né et que ma mère était en vie. J'avais quelque années seulement lorsque la grande peste nous a contraint de fuir à Constantinople, mon père et moi.

Voici la dernière plaque de marbre hachée menue et le teint cireux de la lune qui vient lentement éclairer les verrières.

Nicéphore et moi ramassons prestement nos chlamydes et passons devant le maître d'atelier en faisant le gros dos.

- Ah, vivement demain ! soupire mon ami. Ca va être une sacrée course !

J'acquiesce sans mot dire, regardant du coin de l'œil tous ces mendiants qui ont pris possession du forum depuis peu, tous ces visages hagards et hâves dont les creux manifestent une faim criante.

- Et bien quoi ! s'étonne Nicéphore, on dirait que l'idée d'aller à l'hippodrome te réjouit autant qu'une journée entière passée en tête à tête avec ce pachyderme de maître d'atelier !

- Je songeais simplement à l'incident de l'Aurige Assoiffé. Mieux vaut ne pas trop parler des courses en pleine rue, tu ne crois pas ? Ca risque encore de mal finir...

Nous pressons le pas jusqu'au quartier des artisans, adossé au rivage.

Ce soir encore, j'ai senti au milieu de l'hilarité générale la main de Jean me serrer l'épaule.

- A demain, rugit Nicéphore au milieu des conversations perçantes. On se retrouve pour aller au cirque, hein ?

- Ne crie pas Nicéphore, l'interrompt sa mère. Demain il y a d'abord l'église, je te rappelle. C'est une très grande fête, le baptême du Christ. Au revoir, Jean ! Venez tous les deux vers midi, n'est-ce pas ?

Mon père acquiesce sans desserrer les lèvres et nous retournons dans notre petite maison suspendue au dessus de la mer.

A intervalles réguliers, le brasier du phare, orienté par de grands miroirs, vient ricocher sur le vitrail transparent pour baigner la pièce d'un halo pressé.

- Tu as donné du grain aux poules ? interroge Jean qui range sa chlamyde dans le coffre de l'entrée.

Sans un mot je me précipite dehors parce que j'avais complètement oublié les poules.

Notre lopin de terre attenant à la maison comporte un carré de potager où mon père cultive quelques légumes, un verger qui nous donne de belles pommes rouges les mois de printemps et le poulailler dont je suis censé m'occuper.

Parvenu à l'enclos, je constate qu'elles aussi m'ont oubliées et sont parties se coucher sans manger. Je jette un gobelet de grain sur le sol pelé par les pattes et les becs puis vais remplir un seau d'eau claire au puits.

Dans la grande salle - qui n'est en fait qu'une petite pièce où l'on se tient l'hiver parce qu'elle est pourvue d'une cheminée - Jean a déployé ses esquisses et ses croquis à la lueur d'une lampe à huile.

D'un trait de calame, il rectifie la courbure d'un nez, le drapé d'un manteau.

- Ce sont des projets de mosaïques murales pour la chapelle privée de l'empereur.

Je regarde le Christ, impassible dans son cercle d'or, bénir les fidèles.

- Ce Christ-là se trouvera dans la petite coupole. Et cette Vierge orante - il tire à lui une grande feuille depuis le fatras répandu sur la table - pour le sanctuaire, devant l'autel.

La Vierge tend deux mains aux paumes ouvertes vers le ciel mais garde les yeux plongés dans ceux du spectateur.

A voir ces deux yeux qui fouillent les miens, je comprends ce qui fait l'unité des peintures de mon père : cet air implacable et doux à la fois, ce mélange d'indulgence et de fermeté.

Mon père lève la tête de son ouvrage pour me prier de porter le seau d'eau à la cuisine et je retrouve dans ses pupilles l'expression qui anime les esquisses du Christ et de la Vierge.

Avant de se coucher, il m'a encore montré l'aigle, son aigle en plein vol dont il est tellement fier. Le dessin est si léger qu'on l'imagine sans peine planer entre les nuages à la recherche de sa proie.

- A toi de me trouver les bonnes couleurs, répète-t-il. Et si Dieu veut, cette pierre que tu me fourniras, je la rendrai aussi légère que des plumes d'ange.

L'heure glisse dans la clepsydre, je m'enroule dans ma couverture, les yeux tournés vers le rideau ouvert de la grande salle où Jean travaille toujours à la lueur de la lampe à huile.

Je n'aime pas cet aigle qui mange le sommeil de mon père.

3. Des courses mouvementées

L'église Sainte Sophie.

Une foule à n'en pas pouvoir faire un signe de croix.

Lorsqu'on parvient à lever la tête, on reste abasourdi par l'étendue de la coupole qui semble non pas reposer sur les colonnades de porphyre mais être directement accrochée au ciel.

La lumière qui provient de la couronne d'ouverture autour du dôme ricoche sur les mosaïques et prend des teintes d'or, de cinabre, de jade.

Nicéphore me pousse du coude et pointe le menton vers le Christ en Gloire monumental qui s'étire dans la coupole, estompé par les volutes d'encens.

Le coude de mon ami reste coincé entre mes côtes parce que l'arrivée de l'empereur a occasionné un mouvement de reflux et nous tasse contre les colonnes de la nef. C'est la Petite Entrée, déjà, j'avoue avoir peu prêté attention à la célébration jusqu'à présent, laissant mon esprit encore endormi divaguer d'une pensée à une autre.

Ce matin quand j'ai ouvert un œil, la mèche de la lampe sur la table s'était noyée dans l'huile et mon père, calame à la main, dormait, une joue à plat sur son cher aigle. Les rayons blancs diffractés par le vitrail ont fini par le réveiller, lui aussi.

- Debout, Bélisaire, nous sommes très en retard ! s'est-il écrié en bondissant de sa chaise pour apprécier la course du soleil.

- Papa, tu as de l'encre sur la joue.

Mon père s'est essuyé d'un revers de manche puis il m'a poussé, pressé, stressé et nous avons fini par arriver dans la basilique monumentale au moment de la bénédiction qui débute la Liturgie, Nicéphore et sa famille sur les talons.

Voici l'empereur qui rentre dans le sanctuaire, salué par les acclamations du chœur, tandis que l'impératrice Théodora va rejoindre son trône. Près d'elle, droit comme un cierge, se tient un homme au visage dur, aux yeux perdus dans l'or des icônes comme si lui aussi pensait à toute autre chose qu'à la célébration présente : Jean de Cappadoce.

Je ne me lasse pas de regarder l'impératrice qui m'apparaît par intermittence au dessus de la mer des têtes. Plus hiératique qu'une mosaïque, elle s'est légèrement détournée vers le sanctuaire et présente son dos à Jean.

- Ces deux là se détestent, glisse quelqu'un dans la foule, tout près de moi.

Je me rends compte alors que je ne suis pas le seul à observer le couple étrange que forment l'impératrice et son ministre. Toute la foule a les yeux rivés sur eux et un grondement sourd, étrange, se mêle aux chants triomphants du chœur.

Au moment de l'hymne des Chérubins, cependant, la solennité vient à bout des chuchotements mécontents et la foule se plonge dans un recueillement silencieux. Le chant monte avec les volutes de fumée jusqu'au Christ lointain de la coupole. Je finis par oublier le coude de Nicéphore qui me chatouille toujours les côtes.

Vient la communion et c'est la charge. Tout le monde se rue vers la nuée de prêtres sortis du sanctuaire avec des calices flamboyants.

Une opulente mère de famille me pousse sur le côté pour laisser passer sa progéniture. Pris dans la presse, je suis séparé de mes compagnons. Je me tourne d'un côté puis de l'autre, à la recherche d'une silhouette connue.

C'est alors que je le remarque, lui.

Sa haute taille domine toute l'assistance. Il a un visage émacié et sec comme un parchemin de peau qu'on croirait bien prêt de s'enflammer au foyer ardent de ses yeux. Un peu en retrait, il scrute la cohue de son regard perçant. Je m'étonne de le voir ainsi mêlé à la foule avec sa chlamyde pourpre de grand dignitaire et sa ceinture émaillée, alors qu'il aurait dû se trouver dans les tribunes avec les autres patriciens de son rang. Je ne parviens pas à détacher le regard de ce visage. Les yeux de flamme finissent par se poser sur moi, deux yeux d'un bleu de cobalt qui m'emplissent d'un sentiment indescriptible et semblent s'être accrochés aux miens. J'ai la certitude de le connaître. Je finis par me troubler tout à fait et détourne prestement la tête vers l'avant de la queue qui n'avance toujours pas.

- Alors quoi, si tu laisse tout le monde te doubler, on sera encore là au Jugement Dernier, me glisse à l'oreille la voix familière de Nicéphore dont la discrétion habituelle fait se retourner un bon quart de l'assistance. Après la communion, je cherche en vain l'homme aux yeux étranges dans la vague mouvante de la foule qui reflue. Il a dû se fondre dans la masse - ou dans quelque pilier abritant l'un des passages secrets légendaires de Sainte Sophie...

L'office terminé, l'église se vide de ses fidèles et nous nous laissons entraîner vers la sortie.

- Encore ton imagination galopante qui te joue des tours ! tonitrué Nicéphore sur le parvis, une fois que je lui ai raconté l'incident.

- Pourquoi? Qu'est-ce qu'il a vu? interroge Pélagie, sa petite sœur, d'une voix presque aussi forte que celle de mon ami mais qui se démarque par la qualité de ses aigus.

- Un monstre effroyable, avec de grosses pierres bleues à la place des yeux et puis des canines terribles qui lui pendaient jusqu'au menton.

Nicéphore fait rouler ses yeux et salive pour faire croire qu'il va dévorer Pélagie. Celle-ci, effrayée, recule brusquement et s'empêtre dans la tunique de sa mère.

- N'importe quoi, toi ! rétorque Eudoxie, la grande sœur de Nicéphore qui aime se donner des airs de patriecienne. Tu ne peux pas arrêter d'être bête cinq minutes, non ?

- C'est Bélisaire, il a des visions maintenant.

- Ca ne m'étonne pas de lui ! Celui-là n'a jamais eu la cervelle gelée...

- Merci pour le compliment ! m'exclamé-je en me tournant vers Eudoxie et je fais mine d'arborer un air terriblement sévère.

- Arrête, on dirait ton père, rétorque la jeune fille et puis elle plonge pour chercher quelque chose dans sa poche où elle semble vouloir faire disparaître sa tête toute entière parce que Jean se trouve juste à côté d'elle et lève un sourcil interloqué.

Nicéphore et moi éclatons de rire.

- Bien fait pour cette grande bique. Allez, venez.

- Pressons nous, renchérit Mercure, un ami que nous avons retrouvé à la sortie de Sainte Sophie, autrement on aura à peine le temps de manger avant les courses.

Mercure n'a rien d'un dieu de la guerre. Il est ventru comme une amphore et jovial comme un vin fraîchement pressé.

Nous nous frayons un chemin parmi la foule, remontant un bout de Mésé qui est toujours aussi encombrée de marchands, malgré l'Edit de Théodose interdisant de travailler le dimanche. Ces marchands-là sont des Perses aux barbes touffues, des orientaux aux yeux fendus comme des lames de marteline qui pratiquent des religions étranges et considèrent ne pas avoir à chômer le dimanche. L'empereur a bien tenté de faire respecter l'édit mais il a déjà assez de soucis avec ses projets de conquête en Occident.

Mon père m'appelle :

- Bélisaire, va donc dépendre un jambon dans la cave.

Je dévale à toute vitesse l'escalier en vrille, Nicéphore sur mes talons, et fais encore trois tours sur moi même au milieu de la cave, emporté par mon élan.

- Beuh, ça tourne ! dis-je en regardant la danse des charcuteries et des fûts.

- Tu verrais les volailles qu'a préparé ma mère que ton estomac se remettrait d'aplomb tout de suite. Ce matin, j'avais l'odeur dans la narine jusqu'à Sainte Sophie.

Tout le monde est déjà attablé lorsqu'on arrive avec notre jambon sur l'épaule comme un trophée de chasse.

En bout de table, Mercure nous fait signe de sa cuisse de poulet pour qu'on vienne le rejoindre.

- Par ici, je vous ai gardé quelques beaux morceaux ! Ne lâchez pas le jambon !

Je laisse une oreille traîner du côté des adultes parce qu'on y parle des impôts, de la colère du peuple, des nombreuses arrestations perpétrées dans les lieux publics. Mais les piailllements de Pélagie qui tente d'arracher le plat des mains de son frère Eutyme couvrent la conversation.

N'y tenant plus, je me lève et fais mine d'aller remplir la cruche de vin presque à sec.

- Que tu es gentil, Bélisaire ! s'exclame Euphrosine, la mère de Nicéphore.

Un peu confus, je pose ma cruche au milieu de la table, tout en ne perdant pas une miette de la conversation.

- Le boulanger aussi a été inquiété.

- C'est un égyptien. Il est certainement hérétique.

- Tu as encore de l'encre sur la joue, glissé-je à l'oreille de mon père.

- Enfin, ce climat de suspicion est tout de même terrible! s'emporte Patapios, le père de Mercure. Impossible de faire son marché tranquillement tellement les rumeurs d'apocalypse vous coupent l'appétit.

- De toutes façons, il n'y a plus rien à acheter à part des épices et des olives, reprend une voix amère.

Les conversations se mélangent comme huile et vinaigre dans le grand saladier en porphyre, les uns parlent de la famine qui menace en déchirant à belles dents nos poules et nos jambons, les autres s'interrogent sur la soudaine vague d'arrestations.

- Théodora était elle-même hérétique avant d'épouser l'empereur.

- Mais Justinien n'est-il pas le garant de la foi droite? N'est-ce pas de son devoir que de pourchasser les hérésies ? remarque un autre voisin.

Tout le monde a donné son avis sur les monophysites, ces hérétiques qui passionnent les conversations presque autant que les courses de char à l'autre bout de la table. Seul mon père a gardé le silence, occupé à se frotter la joue du plat de la main. Des regards respectueux se tournent alors vers lui et je remarque une fois de plus combien Jean se détache de ses amis par son air sombre et l'autorité qu'il exerce sur eux.

- Je crois, dit-il en s'éclaircissant la voix pour tenter de couvrir les piailllements de Pélagie, que la violence déployée à l'encontre des monophysites ne fera que les affermir dans leur erreur. Il faut au contraire leur démontrer par le dialogue en quoi ils ont tort.

Les voisins n'ont pas le temps d'acquiescer d'un air pénétré que tous les enfants se lèvent d'un bond.

- C'est l'heure du cirque ! clame Nicéphore. Restez à palabrer, nous on ne veut pas manquer le départ des courses.

- Ne crie pas, Nicéphore. Mon Dieu, Eutyme, crois-tu qu'il soit prudent de laisser les enfants partir seuls à l'hippodrome avec l'agitation qu'il règne en ville?

Eutyme hausse les épaules, ses grosses lèvres rubicondes lustrées par le vin.

- Je ne vois pas ce qui pourrait arriver, répond-t-il à sa femme devant nos regards implorants. Ca n'est pas la première fois que Constantinople est gagnée par la fièvre. Qu'ils s'amusent un peu, qu'ils profitent de cette belle journée. Et puis, Nicéphore gardera un oeil sur Pélagie, n'est-ce pas?

Nicéphore fait une grimace et Pélagie lui empoigne le bras d'un air conquérant.

- Oui, mais il souffle comme un vent de folie qui...

Avant qu'Euphrosine ait terminé sa phrase nous sommes déjà sur le pavé de la rue.

- Et je suis sûr que cette fois les verts vont gagner ! s'exclame Arcadie.

Arcadie est un grand gaillard qui nous supplante tous d'une bonne tête - sauf Nicéphore naturellement - et de deux solides années pendant lesquelles, à l'entendre, il aurait vécu tout ce que nous ne connaissons pas encore.

- J'ai de bonnes relations avec un aurige du peuple, explique-t-il en prenant des airs de conspirateur. Il m'a dit que cette fois nos chevaux avaient été nourris et entraînés avec le plus grand soin.

Je fais une moue incrédule.

- Tu parles ! Combien de fois nous a-t-on dit que les verts allaient gagner? Et c'est toujours les bleus qui remportent la course, naturellement. Les patriciens ont des chevaux florissants de santé, les meilleurs étalons arabes... Rien à voir avec nos vieilles charrettes...

On avance sur la Mésé, jusqu'à l'hippodrome et la foule devient terriblement compacte. On est obligé de se tenir par un coin de tunique - moi, Nicéphore, Eudoxie, Mercure, Arcadie et puis Pélagie bien sûr qui s'agrippe au bras de son frère comme à une bouée - pour ne pas se perdre. On ressemble à une guirlande qui s'étire et serpente au milieu de la presse.

Nous pénétrons dans les longues galeries obscures qui mènent aux gradins.

- Vite, vite! glapit Nicéphore. Un banc libre sur ta droite Eudoxie!

- C'est malin, dit la jeune fille, tu aurais pu crier mon fort, tout le monde s'est empressé de l'occuper.

On trouve tout de même un coin où s'entasser, pas très loin de la cathisma où doit apparaître l'empereur. Tout le monde se frotte les mains d'impatience tandis que l'hippodrome retentit des invectives lancées entre bleus et verts, par dessus la loge impériale qui sert de séparation entre les deux factions. On finit par crier, nous aussi, parce que l'excitation à son comble nous entraîne dans son mouvement.

Pélagie saute comme une puce sur les gradins de pierre :

- Chic, chic, c'est ma première course ! Est-ce que les chevaux vont avoir de grandes plumes d'autruche sur la tête?

- Non mais tu te crois où? Au cirque? la rabroue Nicéphore. Les courses, c'est quelque chose de très sérieux...

Le cri strident des trompettes parvient à établir le silence dans les gradins noircis par la foule. Tous les regards se tournent alors vers la cathisma, la loge centrale où l'empereur va venir s'installer.

Le voilà qui arrive, à quelques dizaines de pieds de nous seulement, escorté par sa garde et suivi par ses ministres. L'impératrice Théodora s'est assise à sa droite avec son air de statue corinthienne et Jean de Cappadoce se tient à sa gauche, le regard étincelant qui se promène sur la presse des gradins sans avoir l'air de la voir.

Justinien s'avance jusqu'au bord de la loge puis salue la foule.

Alors, il se passe quelque chose de complètement inhabituel : au lieu de répondre par des ovations et des souhaits de longue vie, le peuple garde un silence de pierre.

Consterné, l'empereur se retourne vers sa suite. D'ici, on voit même ses lèvres remuer.

Les gardes nous font signe d'acclamer, en vain.

On entend soudain un petit bruit tout proche. Je sursaute. C'est Pélagie qui a le hoquet tellement elle est impressionnée. Nicéphore lui donne un coup sur la tête pour qu'elle arrête parce que la rangée de devant s'est retournée et ça n'est vraiment pas le moment de se faire remarquer...

En bas, les chars immobiles attendent le signal du départ.

Justinien fait un nouveau signe et la garde impériale vient se poster sur le rebord de la piste.

- Ils ne vont tout de même pas tous nous massacrer parce qu'on garde le silence, me glisse à l'oreille Eudoxie dont le joli teint cuivré a viré au blanc.

- Idiote, maugrée Nicéphore, pourquoi veux-tu qu'ils nous massacrent? On n'a rien fait, non?

- C'est justement ça le problème, dis-je.

Mais l'empereur semble avoir pris le parti d'oublier l'incident car le voici qui dresse au dessus de la piste le carré pourpre donnant le signal du départ.

Mercure se mord les lèvres d'excitation en suivant la lente chute de l'étoffe jusqu'au sable de l'hippodrome. La clameur des auriges et des fouets vient alors rompre le silence de la foule qui se met à crier avec frénésie jusqu'à couvrir le galop des chevaux.

- Regardez moi ce départ ! hurle Mercure. Palamas prend la tête de la course, ça commence bien ! Il a trois roues d'avances. Attention au tournant ! Aïe, aïe, aïe, voilà Sclepios qui remonte par l'extérieur.

Mais Mercure est l'un des seuls avec Pélagie à prêter vraiment attention à la course. Le peuple semble profiter du vacarme de la course pour crier son amertume :

- Regarde à ta gauche, ô empereur, c'est un serpent félon qui s'est introduit dans ton gouvernement. Il te mangera le cœur !

- Baisse les impôts, aimé de Dieu, le peuple crève de faim !

Et même, quelque part derrière nous :

- Tu n'est entouré que de traîtres! L'impératrice elle-même est à la solde des monophysites! Une hérétique!

Tu as épousé une hérétique!

L'empereur est devenu blême sous sa couronne de pierre. Les yeux de l'impératrice, quant à eux, jettent plus d'éclair que les émaux cloisonnés vert et bleus qui lui servent de pendants d'oreille.

- Voici Palamas à nouveau dans la roue du bleu, continue de hurler Mercure qui halète d'excitation sur son banc. Il remonte, il remonte ! Les flancs de sa monture saignent sous les coups, regardez ! Le tournant ! Il ne faut pas qu'il se laisse distancer ! Serre, serre donc, écrase ce cancrelat bleu sur la spina !

L'attelage vert parvient à négocier le virage au plus court, collant toujours aux flancs du bleu, mais la foule a les yeux rivés sur les hauteurs du gradin car là-bas le représentant des verts s'est levé et semble désireux de prendre la parole.

Les trompettes font entendre leur cri péremptoire au signe de Justinien alors que le quadriges vert a pris la tête de la course. Les chars finissent par s'immobiliser, sauf celui de l'aurige Palamas qui mène ses quatre chevaux jusqu'à la ligne d'arrivée.

Près de moi Mercure écume de rage:

- L'empereur l'a fait exprès! Juste au moment où nous allons gagner !

Mais la voix puissante du représentant des verts couvre ses récriminations :

- Longue vie à toi, aimé de Dieu, empereur bien-aimé. Le peuple ne goûte pas le spectacle que tu lui a offert en ce jour de fête car il a faim. Nous sommes écrasés sous l'impôt, nous peinons tous le jour pour récolter une poignée de nomisma qui nous est enlevée par les serviteurs de ton ministre, Jean de Cappadoce. Allège l'impôt, ô empereur miséricordieux, et nous prendrons plaisir à voir à nouveau vert et bleus s'affronter sur la piste.

L'empereur est pâle de fureur. Voici son porte-parole qui s'avance pour répondre au représentant :

- Engeance impie, race perverse, comment oses tu mettre en cause le gouvernement de ton empereur?

Le porte-parole avale beaucoup d'air et semble disposer à continuer sa diatribe mais une formidable clameur part depuis le ventre de la foule :

- Nika ! Nika !

Ce cri de victoire ne s'adresse pas aux chars, comme il est d'usage, mais à la foule qui semble s'encourager elle-même tandis que les gradins se hérissent de poings levés en direction de la cathisma. Mercure, lui, continue de fixer la piste et d'appeler en vain la victoire sur l'aurige vert Palamas qui, fou de rage d'avoir été arrêté en pleine course, donne des coups de fouet furieux contre le muret central de la spina.

Le porte-parole de l'empereur a beau agiter les bras pour réclamer un peu de silence et les gardes impériaux brandir leurs épées, bleus et verts ne cessent d'invectiver l'empereur, unissant leurs cris pour la première fois. Désespérant de pouvoir rétablir le calme, Justinien s'est levé et s'engouffre dans le bâtiment, toute la cour sur ses talons.

Autour de nous, la foule se met à crier avec frénésie, réclamant du pain et la baisse des impôts.

Nous nous regardons, éperdus, et Nicéphore s'étonne dans mon oreille :

- Je n'ai jamais eu faim, moi.

Je m'abstiens de lui faire remarquer que la plupart des victuailles de sa table provenait de notre cave, autrement il n'aurait mangé que du pain et des olives, comme la plupart des byzantins. Alors que depuis le début de l'hiver, la nourriture s'est faite de plus en plus rare, notre cave a toujours été pleine et je n'ai pas osé interroger mon père quant à la provenance de ces victuailles. C'est sans doute sa fonction de chef des travaux du Palais qui lui permet d'obtenir toute cette nourriture que nous partageons avec nos voisins.

- Moi je comprends ces braves gens, je suis constamment affamé, remarque Mercure en portant une main à sa bedaine.

Mais la presse ne nous donne pas le temps de nous appesantir sur les états d'âme de Mercure car nous voici projetés contre la bordure des gradins. Quelques bandes déchaînées tentent de parvenir jusqu'à la loge de l'empereur, repoussées par les gardes, d'autres se répandent sur la piste, mais le gros de la foule tente de se frayer un chemin jusqu'à la sortie.

La colère fait place à l'affolement lorsque les soldats se déploient en contrebas. On piétine son voisin sans aucun ménagement pour accéder aux galeries.

Je sens la main d'Eudoxie qui s'agrippe à un pan de mon manteau. La presse a beau me molester, me malmenier, m'écarteler, tant qu'il y a cette main serrée contre mon flanc, je sais que mes amis suivent derrière. Au dessus des têtes, on aperçoit les couloirs de sortie, engorgés comme le goulot d'un entonnoir trop plein.

- On ne passera jamais, gémit Eudoxie à mon oreille tandis que nous ne pouvons plus bouger un membre. Je me retourne pour l'encourager du regard, malgré l'angoisse qui s'accumule dans ma poitrine à la vue d'une telle foule. Pélagie s'accroche en sanglotant à la jupe de sa sœur parce que la presse alentour l'empêche de respirer et qu'elle manque à tout instant d'être piétinée.

- Et les autres, où sont-ils ?

Eudoxie fait une moue d'ignorance crispée.

- Donne moi Pélagie.

J'attrape la petite fille et la hisse non sans mal sur mes épaules, malgré les récriminations de mes voisins.

- Bélisaire, Bélisaire, va donc à droite ! C'est là qu'on peut passer ! crie-t-elle en faisant de grands moulinets de bras et de jambes.

- D'accord mais cesse donc de me rouer de coups.

Grâce aux conseils de notre vigie, on parvient à se faufiler dans le tunnel qui mène à l'extérieur du cirque.

Ici il fait très noir et la cohue est encore plus terrible qu'à l'air libre. Cette fois, c'est Eudoxie qui commence à avoir des nausées.

- Bélisaire, j'ai la tête qui tourne, on étouffe ici !

- Bon, tu veux monter sur mes épaules, toi aussi ? Respire lentement, on est presque dehors.

- Beurk, ça sent le fauve. Peut être qu'ils ont lâché les lions ?

- Arrête de dire des bêtises, et toi Pélagie arrête de me taper sur le crâne.

Je suis étonné par l'autorité de ma voix alors que l'angoisse m'affole le cœur et manque me faire lâcher la petite fille.

Nous voilà projetés à l'extérieur de l'hippodrome comme un bouchon de liège sur une amphore fermentée et je remets enfin Pélagie à terre, au grand bonheur de mes épaules endolories.

- Ouf ! Ca n'a pas été une partie de plaisir ! soupiré-je en me massant la nuque d'une main soulagée. Maintenant le plus dur est passé, il ne va pas être bien difficile de rentrer à la maison !

- Tu crois cela ? dit Eudoxie d'un ton lugubre.

Et elle pointe un doigt tremblant vers la garde impériale menaçante qui a encerclé la place de l'hippodrome.

A SUIVRE...

Olga , Paris

e-courrier des lecteurs

Chers amis, pour l'instant nous n'avons ni lecteurs ni e-courrier des lecteurs, mais cela ne tient qu'à vous! Réagissez, dites nous ce que vous aimez (dites nous que vous avez aimés!), ce que vous aimez moins, comment vous trouvez la mise en page, faites nous part des sujets que vous aimeriez voir abordés, ou votre humeur du jour, la balle est dans votre camp !

Merci de préciser votre prénom, votre âge et la ville d'où vous écrivez.

Si vous voulez rejoindre notre équipe de rédaction, contactez nous de même:

secretariat@acer-mjo.org

Le prochain numéro...

Franchement, pour l'instant nous ne savons pas comment il sera, cela dépendra de vos réactions.

En tout cas il sortira aux alentours du 15 février.

En attendant, lisez le, partagez le autour de vous, faites le suivre, imprimez des exemplaires et laissez en dans votre salon, votre salle paroissiale, vos toilettes, enfin partout quoi!

A bientôt...

Remarque importante: Ce journal est diffusé par l'ACER-MJO mais est destiné aux jeunes orthodoxes dans leur ensemble, qu'ils connaissent ou non notre mouvement. Merci de nous envoyer les coordonnées électroniques de toute personne potentiellement intéressée qui ne serait pas dans notre fichier.

Participation à ce numéro: Marie Victoroff, Olga Lossky, Daniel Lossky, Marc Sollogoub, Lucile Chveder, Cyrille Sollogoub, Lydia Obolensky-d'Aloisio, Basile Arkhipoff, Stéphane Sollogoub.
